

des problèmes posés en soi, attirants et terribles comme le Sphinx. De sorte qu'il se sert contre le stalinisme d'arguments oppositionnels (confondant d'ailleurs par mauvaise foi ou maladresse ceux de la gauche et ceux de la réaction et contre le trotskysme des arguments « réalistes ». C'est le moment de rappeler le mot illustré de Marx : l'humanité ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre... Koestler ne peut nous mener qu'à une situation désespérée, c'est-à-dire une absence de solution. Il nous laisse devant un avenir bouché; son roman y gagne peut-être en pathétique, mais perd de sa vérité. Car Roubachof avoue parce qu'il a décidé en connaissance de cause que là était le véritable sens de son action de militant. Certes, le stalinisme continue à lui apparaître comme une trahison, mais du fait que cette trahison s'est incarnée, a pris du poids et s'est en quelque sorte confondue avec l'Histoire qu'elle défigurait, ce serait pur infantilisme que de vouloir à tout prix maintenir au nom d'un marxisme idéal (!) une action résolument révolutionnaire, et finalement ce serait même une trahison. Qui ne reconnaît là l'attitude de bon nombre de nos intellectuels qui, à force de vouloir comprendre le stalinisme finissent par le justifier, mais comme ils ne peuvent trouver dans le N° 1 l'incarnation de leurs espoirs, le justifient comme pourriture; pour bien montrer qu'ils ne sont pas dupes, ils insistent avec zèle sur l'aspect de terreur du régime. Voilà qui les rejette finalement vers un libéralisme qu'ils définissent moins bien qu'il ne les définit. Décidément l'expérience du stalinisme est fatale à plus d'un.

Mais il nous apparaît déjà que si le *Zéro et l'Infini* a trouvé si bon accueil auprès du public anglo-saxon, ce n'est pas pur hasard.



Voici un roman « à idées » qui ne veut rien prouver. Mais les citations que Koestler place en exergue et qui sont la marque de l'auteur incapable de laisser son œuvre vivre de son côté — qui reste sur le marchepied, comme dit Cocteau — sont à cet égard révélatrices. En face du machiavélisme, Koestler en est réduit à se poser en moraliste. Ces formules exemplaires correspondent à ce qu'indiquent les détours de la vie intérieure de Roubachof, surtout à ces retours au passé, comparables en rien aux marées brutales, aux brusques voies d'eau, que l'on trouve chez Faulkner. En tout ceci, rien d'autre qu'une faiblesse de procédés égale à la faiblesse de pensée.

Dans sa prison, Roubachof a pour voisins un officier réactionnaire et un pauvre vieux qui ne sait pas ce qui lui arrive. Il est confondu avec n'importe qui, perdu dans une catégorie nouvelle : les adversaires du régime, et ce qui est plus dur : contre-révolutionnaire. Voici qui nous permet de déceler la mauvaise conscience de Roubachof et du même coup la mauvaise foi de Koestler. Ce qu'il nous représente comme l'oppositional type, c'est en vérité le capitular type. Roubachof a accepté de se compromettre passivement, il a été un bon serviteur de la bureaucratie; pendant longtemps il n'a eu que des scrupules de conscience. De compromission en compromission, de capitulation en capitulation, comment Roubachof pourrait-il faire autre chose qu'avouer, c'est-à-dire mourir comme un chien dans un couloir de prison?

Qu'on nous comprenne bien. On ne nous apprendra pas l'importance du stalinisme; la menace qu'il représente. Trotsky en a donné une analyse définitive. Il est permis de penser qu'il en a sous-estimé la durée et qu'il nous faille aujourd'hui en tenir compte dans l'action plus que ses ouvrages ne le laissent croire. Mais Roubachof, lui, est véritablement fasciné par le stalinisme; et son antistalinisme l'égaré. Il rêve d'un âge d'or où il travaillait sur « la matière première de l'Histoire elle-même », d'un matérialisme qui résoudrait toutes les difficultés, d'un avenir transparent. Certes, Roubachof reste plus sympathique que ceux à qui il a affaire. C'est une âme en peine, mais c'est une belle âme. L'action se doit de réaliser les aspirations qui sont siennes; l'action révolutionnaire les réalise effectivement. Mais ce n'est pas sacrifié, mutilé, avec des retours inquiets sur soi-même qu'on l'accomplit; elle est au contraire la condition de notre propre développement.

Cela dit, on s'accordera, je pense, à voir dans le *Zéro et l'Infini* un des ouvrages les plus attachants et les plus significatifs qu'on ait pu lire depuis longtemps.

Jean LEROUX.